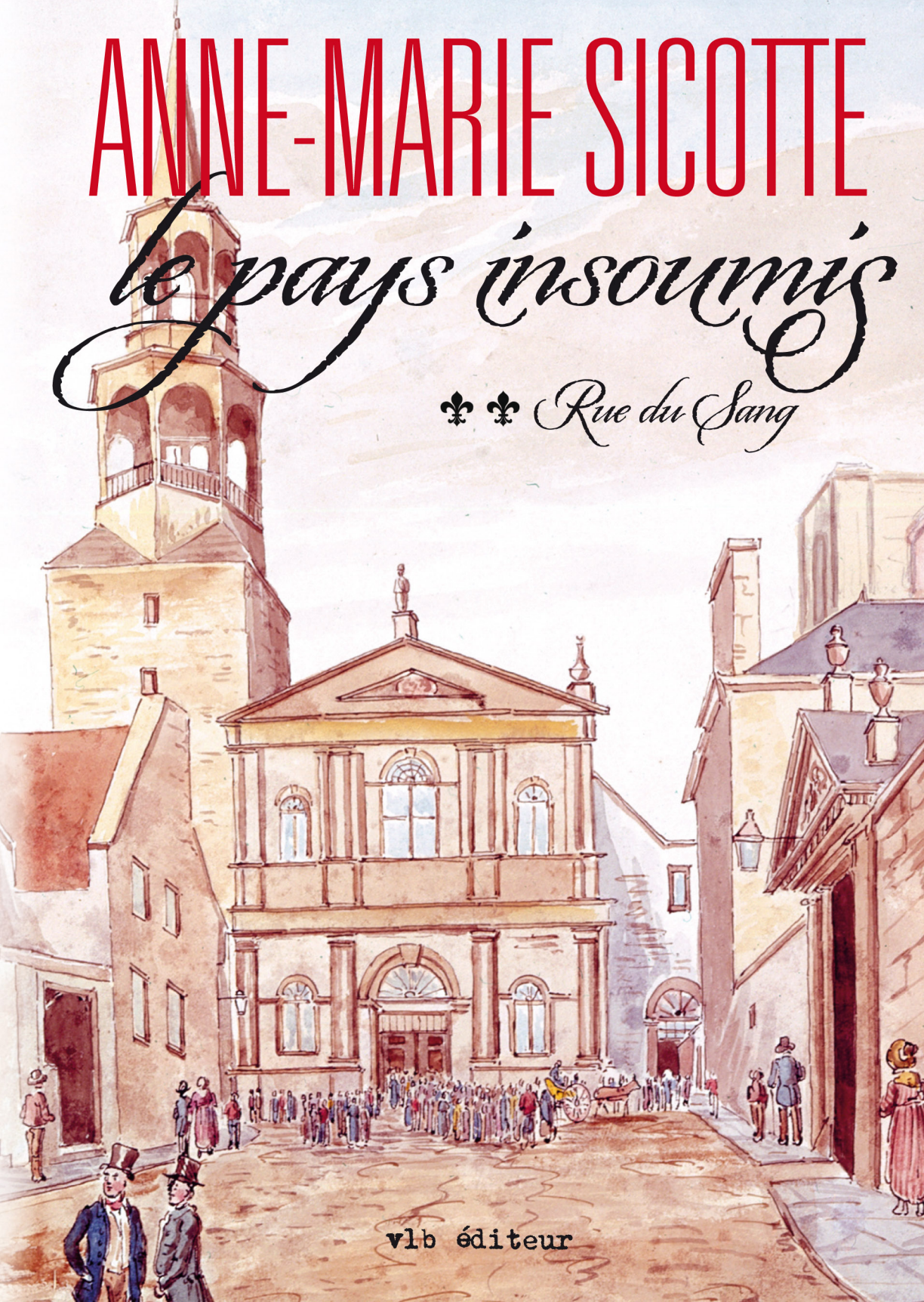
ANNE-MARIE SICOTTE

le pays insoumis

⚜ ⚜ Rue du Sang



vlb éditeur

Anne-Marie Sicotte

LE PAYS INSOUMIS
Rue du Sang

Roman

vlb éditeur
Une société de Québecor Média

– 1 –

Assis au fond de la charrette qui avance paresseusement sur le rang, ils sont une douzaine de compères indolents, vidés par l'effort fourni au cours de cette chaude journée d'avril 1831. Le dos accoté et les genoux relevés, Gilbert Dudevoir observe placidement l'érable à sucre sous lequel passe l'attelage. Les bourgeons gonflés promettent un feuillage abondant… Il n'avait jamais remarqué la singulière beauté de ces ramures encore dénudées, mais si près d'éclater sous l'afflux de sève et de vie. Chacune des pousses est comme une pierre précieuse, comme un fruit mûr et défendu !

Le jeune homme est frappé par une analogie : cinq mois après avoir définitivement quitté le Collège de Montréal, lui itou se sent sur le bord de renaître. Il a passé tout l'hiver en convalescence, dans une sorte d'hibernation volontaire. Pour compenser quatre années à se jeter en bas du lit avant même le point du jour, il a langui sur sa couche ! Mais son semblant de convalescence achève bel et bien. Ces dernières semaines, il s'est joint au bataillon des laboureurs de la paroisse pour l'ensemencement du blé. Bien entendu, il ne peut que s'adonner à diverses tâches secondaires, comme ramasser les roches mises au jour par le dégel, mais cette collaboration est appréciée.

Gilbert avait déjà participé à cet effort collectif, mais cette année, il s'est dépensé jusqu'à la limite de ses forces, au point d'en avoir le corps rompu. Dans quelques jours, le temps des semailles des pois, de l'avoine et des légumes racines surviendra ; il se prêtera à la corvée avec empressement. Car l'accablante fatigue est

allégée par le bonheur de côtoyer maintes femmes de tous âges dans les champs, ou de voir venir des groupes de demoiselles gloussantes, apportant le fricot…

Le soleil disparaît à l'horizon lorsque l'attelage fait son entrée dans le bourg de Saint-Denis. Des commères, constatant l'état de ses occupants, garrochent des grivoiseries bien senties, que nul n'a l'énergie de relever. Les uns après les autres, les jeunes hommes se laissent glisser en bas de la charrette lorsque cette dernière, remontant le rang de Saint-Hyacinthe vers la rivière Chambly, passe dans les parages de leur foyer.

Gilbert attend que le conducteur longe la place du Marché, après avoir fait tourner sa bête sur le chemin du Bord-de-l'eau, pour les imiter. Rémy, son cadet, saute à terre en même temps que lui. Le pas traînant, les deux frères remontent la ruelle qui conduit à leur logis, au cœur du vieux bourg. La brunante fait tomber une fraîcheur bienvenue, mais dont le contraste est saisissant après la touffeur de la journée. Soudain pressés, ils forcent l'allure, puis franchissent la claire-voie d'un seul élan, jusque dans la cour du domicile familial.

Les lieux sont déserts, puisqu'il est encore trop tôt dans la saison pour ouvrir le fournil, mais plusieurs lumières tremblotent derrière les carreaux de la maison. Sans mot dire, Gilbert passe sa chemise par-dessus sa tête, puis il se dépouille de son pantalon, révélant un sous-vêtement court, fait d'une toile souple mais grossière. Rémy fait de même, et son aîné lui jette des regards de biais tout en manipulant la gimbarde au-dessus du puits. Le petiot a maintenant 14 ans bien sonnés, et le passage vers l'âge adulte semble accentuer une déformation jusque-là subtile. L'adolescent ne se plaint d'aucune douleur, même si son corps semble gauchir au niveau de l'épine dorsale…

Grâce aux efforts de Gilbert, un seau d'eau émerge bientôt de la margelle. Rémy s'en empare et, d'un geste décidé, il en renverse le contenu sur sa tête. Gilbert fait redescendre le contenant, tandis que son frère se frictionne de la tête aux pieds, glissant sans vergogne les mains sous son caleçon. Il se rince avec deux autres seaux, puis il remplace son aîné qui se lave à son tour.

Au terme de leurs ablutions, ils sont trempes comme une soupe, mais ravigotés.

Dans la quasi-noirceur, Rémy retraite vers la porte d'entrée, mais Gilbert reste planté là, les orteils gratouillant le sol frais, ce sol rendu si dur à cause du métier de son père et de cette argile qu'il manipule à cœur de jour. Enveloppé par le royaume de la nuit, il s'étire de tout son long vers la voûte céleste, tandis que ses entrailles fourmillent d'une étrange sensation, mélange de contentement et d'expectative, de satisfaction de lui-même et d'un désir d'expérimentation encore ténu, mais à la pulsation souveraine. À 16 ans et un tiers, Gilbert est parvenu à maturité, et sa corporence irréfutable le comble de joie. Son corps d'échalote est chose du passé !

Il s'ébroue, ébouriffant consciencieusement sa chevelure, avant de frotter son visage en entier et de se gratter le menton, où pointe une barbe encore rare. De ce côté, c'est nettement moins prometteur… À l'évidence, Gilbert sera comme son père, plutôt glabre. Il aurait préféré le contraire. Il a cru remarquer que certaines dames jettent des regards caressants aux hommes dotés d'une belle toison, comme si cette particularité était lourde de promesses, au moment des contacts intimes.

Un frisson, qui n'est pas dû uniquement à ses pensées concupiscentes, le ramène à la réalité. Le serein qui tombe pourrait entraîner un coup de froid ! D'ailleurs, l'huis s'entrebâille sur une étroite silhouette un brin courbée, qui l'implore :

– Reste pas planté dehors, Gilbert, viens-t'en de suite !

Il s'empresse de ramasser ses affaires et de trotter vers la maison, franchissant les marches de la galerie d'une seule foulée. Sa grand-mère, dame Valentine Royer, pousse un petit cri de saisissement à le voir surgir ainsi, comme un diable sort de sa boîte, et elle se venge en lui assénant une tape sur l'épaule avant de s'effacer pour le laisser entrer. Gilbert pénètre dans un cocon tricoté serré, celui d'une atmosphère tiède suscitée par la flambée du poêle, par les odeurs de cuisson et, surtout, par l'accueil chaleureux des membres de sa famille.

Le jeune homme constate avec un sourire que Rémy n'a pas dérogé à la tradition : il s'est changé avec une vitesse stupéfiante

et il est déjà attablé, engouffrant son souper. Leur mère, comme de coutume, s'affaire telle une ombre pour replacer la cuisine après le repas, tout en servant les retardataires. Installée sur une chaise dans un coin de la pièce, Vitaline lève le nez du papier-nouvelles qu'elle déchiffrait et Gilbert esquisse un sourire en sa direction.

C'est elle qui le renseigne sur les activités des autres membres de la maisonnée. Mémère est déjà couchée ; Perrine et son tout nouveau mari, leur ci-devant apprenti Aubain Morache, sont partis veiller ; et leur père est encore à l'atelier, réglant quelque affaire pressante. Tout en ingurgitant quelques rasades, bien entendu… Gilbert chasse la pensée dérangeante qui lui a traversé la cervelle et se dirige vers l'escalier qui monte à l'étage, tenant ses vêtements de travail en tapon contre lui.

Tandis que son frère traverse la salle commune en caleçon, Vitaline le suit du regard. Depuis l'arrivée du printemps, elle a pu le contempler, quasi nu, à maintes reprises, et chaque fois elle s'épate. Cet homme fait ne ressemble plus au Gilbert auquel elle était accoutumée et dont les traits conservaient la douceur de l'enfance. Astheure, c'est une autre paire de manches. Il n'aura jamais le visage délicat et harmonieux d'un Apollon, comme sur les gravures ; mais il prend sa revanche grâce à une corporence qui attire les regards féminins. C'est un mâle qu'elle voisine et elle doit se comporter, en sa présence, avec une retenue toute nouvelle, férocement déconcertante !

Gilbert monte les marches et Vitaline observe ses mollets poilus, partagée entre la fascination et la répulsion. Enfin, avec un soupir, elle se secoue, pour replonger dans la prose du fougueux éditeur du *Vindicator and Canada Advertiser*, dont elle traque chacune des parutions. Elle commence tout juste à pouvoir déchiffrer aisément l'anglais. Avec l'aide de Gilbert et surtout celle d'un dictionnaire racorni, les phrases ne sont plus seulement une succession de mots sur lesquels elle bute. Astheure, elle entrevoit leur élégance, mais surtout leur force de frappe !

À peine avait-elle quitté la place du Marché, en novembre dernier, que le D^r^ Daniel Tracey avait pris place dans ses pensées

comme un compagnon fidèle. Plusieurs fois par jour, elle se complaît à recréer la scène ouatée de neige de cette journée où leurs chemins se sont croisés. Elle détaille le visage de l'Irlandais, ses iris si bleus, son poil si blond, et ces taches de rousseur qui donnaient un grain si particulier à ses pommettes… Si elle s'escrime autant pour déchiffrer sa prose et saisir sa pensée, c'est parce qu'il lui est entré dans le cœur aussi vitement qu'une lame effilée perce la chair. C'est parce qu'il la contemplait avec ce regard gourmand…

Il est tard, l'éclairage est chiche et Vitaline a les yeux qui brûlent. Avec réluctance, elle replie la gazette. Elle n'a pas le choix que de mettre de côté son plaisant docteur. La fabrique de poterie fonctionne à plein régime ! Mais ce rythme soutenu est loin de lui déplaire. Levée à l'aube, couchée à la brunante, elle n'a plus le temps de penser, ni même de désirer rien d'autre que de s'abîmer dans un endormitoire réparateur. Plus souvent qu'autrement, même Perrine et son fringant mari ne peuvent résister au marchand de sable !

Le jeune couple s'étant approprié la chambrette à l'étage, la salle commune est devenue la chambre de Vitaline. Elle s'est aménagé une couche dans un banc-lit qu'elle déploie chaque soir. Elle n'en est pas marrie. Elle évite l'escalier qui craque, lorsque l'envie de tourner la démange… Et puis, si elle se trouvait à l'étage, elle serait davantage à proximité des sons que les nouveaux amants ne peuvent retenir lorsqu'ils s'acoquinent. Au début, Vitaline était envahie d'images dérangeantes. La température de son corps grimpait, ce qui la tenait sur des épines ! Mais après deux mois, la musique est devenue familière, et l'esseulée s'endort parfois bien avant son apogée.

Elle se lève pour aller ranger l'exemplaire du *Vindicator* dans le buffet à deux corps qui trône dans un coin de la pièce, en compagnie de son chansonnier, dans lequel elle transcrit à la plume les ritournelles qui lui plaisent, et de quelques rares gazettes qu'elle connaît par cœur à force de les avoir relues. Elle amorce ensuite ses ablutions. Dans quelques minutes, elle se laissera tomber sur sa couche, où elle s'endormira en un clin d'œil malgré la lumière

et les bruits ambiants. Dans quelques heures, elle s'éveillera et se dirigera à pas de loup vers l'atelier, selon un rituel dans lequel elle puise ce qui est devenu, avec son sentiment pour son bel Irlandais, sa raison de vivre.

Les bras repliés derrière sa tête, Gilbert sent le sommeil le fuir, de même que le bien-être qui l'habitait à l'issue de sa journée aux champs. Là-bas, dehors, une énergie insoupçonnée se déploie, les gestes lui viennent naturellement et il se sent parfaitement à sa place. Il se dépense avec une aisance exaltante, comparée aux maladresses de l'adolescence ! Mais ce soir, il vogue sur la mer tourmentée d'un malaise tangible. Dans son village, il n'est plus vraiment chez lui ; il n'est bien avec personne.

Gilbert croyait que les échanges avec ses deux meilleurs amis, Joseph Duplaquet et Amable Maillet, prendraient une tournure plus détendue pendant la morte-saison, mais il a dû déchanter. Il ne partage plus grand-chose avec eux, à l'évidence… Apprentis de leurs pères, ils réussissent tout juste à lui consacrer une heure par-citte, une courte soirée par-là. À cause de ses études, une distance, presque une gêne, s'est installée entre lui et les gens du village. Un embarras qui grossit démesurément lorsqu'il s'agit de courtiser la brune et la blonde. Il a alors l'impression de se trouver à cent lieues de l'une ou l'autre des belles qu'il frôle pourtant, d'être aussi pataud qu'un chien dans un jeu de quilles.

Son sentiment d'exclusion se nourrit, de surcroît, du climat qui règne dans son propre foyer. Lorsque l'intensité de son bonheur d'être à la maison s'est atténuée, à mesure que l'hiver progressait, Gilbert s'est mis à combattre un dédain envahissant envers la façon d'être de sa mère. Il ne peut plus guère tolérer son impassibilité et son stoïcisme, et plus que tout sa manière de surgir sans bruit aucun, comme un fantôme. Lorsque sa coupe déborde, il se réfugie dans le bureau de son ami David Bourdages. C'est uniquement avec lui qu'il peut, en toute liberté, s'épancher sur le Petit Séminaire et ses maîtres aux croyances surannées. Sauf que l'arpenteur ne dispose plus que de miettes de temps…

Le mitan de la nuit est passé lorsque Gilbert est subitement tiré d'un repos agité, sans trop savoir pourquoi. Ce n'est pas dû à Rémy, qui respire presque silencieusement sur l'autre couche étroite… Sa vessie trop pleine lui fournit le prétexte idéal pour se tirer du lit. Plutôt que d'utiliser le pot de chambre, il décide d'aller prendre un bol d'air, comme il aime généralement à le faire. Il descend l'escalier en faisant à peine couiner le bois, puis il traverse la salle commune. Sommairement bougriné et botté, il se retrouve dans la froidure d'avril. Il dédaigne les latrines, préférant se soulager dans un recoin de la cour.

C'est de là qu'il entend la porte des latrines grincer, ce qui est singulier. Ces dames attendent la belle saison pour fréquenter cet endroit après la tombée du jour. Quant aux hommes, ils font comme lui… Dans la noirceur presque totale, il croit reconnaître la silhouette de Vitaline. Voilà ce qui l'a fait émerger de ses songes : un bruit qu'elle a fait en quittant la maison. Pour ne pas lui faire peur, il n'ose se manifester. Mais à son étonnement, sa sœur se dirige vers l'atelier, dans lequel elle s'engouffre.

Gilbert reste cloué sur place jusqu'à ce que la lueur d'une lampe éclaire le sol, pour être éteinte presque aussitôt. En fait, réalise-t-il, Vitaline a tendu un tissu devant la seule fenêtre du bâtiment. Très intrigué, il traverse la cour à son tour, cherchant à l'épier à travers le carreau. Il y réussit, car le rideau de fortune est légèrement béant sur l'un des côtés. Comme le froid est tolérable, il reste à observer sa sœur qui, ayant enfilé sa chemise de travail, finit par s'asseoir au tour et par y projeter une motte de terre glaise. Estomaqué, Gilbert la voit sculpter un vaisseau avec une dextérité qui témoigne d'une accoutumance certaine du tournage, même si elle est loin d'égaler celle de leur père.

Absorbée dans son travail, elle fredonne sans y penser une chanson populaire qui parvient à Gilbert à travers les vitres. Son timbre empreint d'abandon lui paraît velouté à souhait :

– Dans ma douce patrie, je veux finir ma vie. Si je quittais ces lieux chers à mon cœur, je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

Elle passe le fil à couper sous la pièce, qu'elle dépose sur une planche à proximité, puis elle recommence le processus tout en chantant :

– *Si les hivers couvrent nos champs de glace, l'été les change en limpides courants. Et nos bosquets fréquentés par les grâces servent encore de retraite aux amants.*

Elle reprend le refrain comme une ritournelle sans fin. Frissonnant, Gilbert quitte son poste d'observation.

Revenu dans la chambre qu'il partage avec Rémy, il se débat avec une intense perplexité. Pendant toute sa jeunesse, il a fréquenté de nombreuses officines d'artisans potiers. À Saint-Denis même, leur village renommé à travers tout le Bas-Canada pour sa production de poteries, il y en a des dizaines ! Mais jamais il n'a vu une femme tourner. C'est un spectacle confondant, pour ne pas dire ahurissant ! Sa sœur aurait-elle les idées tourneboulées, pour se laisser aller à agir de même ? D'autant plus que… Inondé par l'évidence, il s'assoit dans son lit d'un seul mouvement, partagé entre l'égaiement et l'outrage. Vitaline portait une de ses vieilles paires de culottes !

L'ANGÉLUS DU MATIN A RETENTI depuis belle lurette lorsque Gilbert se laisse tomber en bas du lit. Il a longtemps guetté le retour de Vitaline, mais l'endormitoire l'a emporté… Il constate que Rémy brille par son absence. Pour son frère cadet, les travaux des semailles n'étaient qu'un intermède. Depuis l'année passée, il est l'apprenti d'un maître-charpentier du bourg. Très agile physiquement, insensible au vertige, et ingénieux pour couronner le tout, il n'a eu guère de misère à se trouver une place. Une rumeur d'activité monte à travers le plancher, faite d'éclats de voix et de bruits de pas. Debout dans l'étroite pièce, frôlant le plafond de son crâne, le jeune homme enfile sa chemise grossière, puis sa culotte. Cet hiver, il a troqué le *sling*, la ceinture que tous les garçons arborent fièrement, pour la paire de bretelles utilisée par les hommes. Dès que celle-ci a claqué sur son torse, il se raidit et se marmonne à lui-même :

– Bon matin, citoyen Dudevoir !

Ce qualificatif dont s'affublent les patriotes du bourg entre dans l'usage. Chaque jour, au saut du lit, Gilbert renouvelle cette salutation en forme de profession de foi. En raison du succès éclatant des Journées de Juillet, à Paris, ce n'est plus une tare d'être démocrate, mais une gloire. Il n'a pas trouvé meilleur moyen pour intégrer sa nouvelle identité, celle qui a pris naissance grâce à la seconde Révolution française, et qui s'est vue confirmée par leurs Trois Glorieuses en forme de charivari. Désormais, Gilbert est avant tout un habitant de la vaste république des hommes. Et des femmes, grand bien leur fasse !

Rendu de bonne humeur par cette plaisante songerie, il se chausse de bas de laine et de mocassins d'intérieur, puis il se couvre d'une veste avant de dévaler l'escalier. Débouchant dans la salle commune, il offre ses salutations à mémère, qui tricote en se berçant, avant de sortir de la maison en direction des latrines. Lorsqu'il revient, Vitaline s'est installée pour déjeuner. La jeune femme de 18 ans a déjà les joues empourprées par l'effort fourni au cours du pétrissage auquel, tous les jours ouvriers, elle s'astreint dès l'aube.

Avec une moue condescendante, elle grommelle à l'adresse de Gilbert :

– J'te jure… Plus les jours passent, plus t'es pris du démon de paresse… À la Saint-Jean, tu seras rendu au mitan du jour, pour le sûr !

Il lui jette un regard meurtrier. Si elle savait pourquoi il s'est levé si tard, elle en rirait jaune ! Sans se préoccuper davantage de lui, elle avale goulûment, penchée au-dessus de son bol. S'asseyant en face d'elle, Gilbert la détaille sans vergogne, tout en ingurgitant sa pitance. Tout à coup, elle se pare, aux yeux de son frère, d'un étrange mystère. Une subtile fatigue marque ses traits, et il fixe le pli léger qui s'est installé entre ses sourcils, de même que la zone d'ombre qui souligne ses yeux et qui en affadit l'éclat noisette. Comme de coutume, elle a déposé son bonnet de travail sur la table, et de nombreuses mèches folles s'échappent des lourdes tresses qui contiennent la masse de cheveux sombres et raides.

Croisant enfin le regard inquisiteur, Vitaline sort brutalement de l'engourdissement dans lequel elle était plongée. Son cadet

prend un temps infini pour rompre le contact, et elle se crispe devant sa mine à la limite de l'arrogance. Il aime faire assavoir qu'il a atteint sa corporence d'homme et qu'il exige, en conséquence, le respect dû au sexe masculin. Mais il y a autre chose. Comme s'il jouissait d'un pouvoir qu'il vient d'acquérir sur elle…

Elle dépose sans ménagement sa cuillère dans son bol vide, puis elle s'apprête à se lever lorsqu'il jette :

– T'as terminé ? On pourrait faire une balade.

Vitaline lui décoche une œillade incertaine. L'agaçante mue est terminée ; son frère se retrouve avec un timbre plein, ni trop aigu, ni trop grave, qui l'appâte chaque fois, mais qui la déstabilise encore…

– De sitôt ? Presque personne est levé encore !

– Tu me niaises ? On entend retontir le marteau sur l'enclume !

Vitaline plisse le nez en signe de dédain. Périodiquement, Gilbert lâche une formule quasi poétique, grâce à laquelle il signifie à quel point son éducation est soignée. Mais le pire, c'est que c'est parfaitement vrai : les martèlements sonores qui réussissent à traverser les murs de leur maison indiquent que les forges fonctionnent à plein régime.

– Pis alors ? Depuis quand on fait une balade astheure ?

– Je voudrais te causer.

Elle reste déconcertée. Lui causer à elle toute seule ? Quelle nouveauté ! Un craquement de bois se fait entendre. Depuis le lit bateau qui occupe un coin de la vaste pièce, leur mère s'agite. Le frère et la sœur échangent un regard entendu. Mus par une semblable urgence, ils rangent leurs couverts à toute vitesse. Peu après, vêtus de leur bougrine de printemps et chaussés de leurs bottes à semelle épaisse, ils s'éloignent de la maison en catimini.

Dès qu'ils se retrouvent sur le chemin public, Gilbert offre son bras à sa sœur. Après un moment d'égarement, elle daigne accepter, les pommettes empourprées. Elle est gênée d'être aux côtés de son frère, mais elle savoure le fait d'être en compagnie d'un homme qui la dépasse en hauteur ! Une bande d'enfants s'est approprié le chemin public, reproduisant avec fantaisie une bataille

célèbre ayant opposé, à l'époque de la Nouvelle-France, des colons français et des Sauvages. Tous deux progressent prudemment, se frayant un chemin entre les amoncellements de débris faisant office de retranchements, tout en faisant mine d'éviter une volée de flèches meurtrières.

Si la gelée de la nuit confère encore à la boue une certaine solidité, les chemins ramollis par le dégel et creusés de profondes ornières seront horribles dans une heure à peine. Gilbert grommelle :

– Si tu voyais les dames de la ville ! Elles s'habillent tant chic qu'elles répugnent à poser le talon sur le sol. Elles doivent se résigner à circuler en attelage !

– Se résigner ? relève Vitaline avec sarcasme. Pour moi, elles en sont point marries. Elles attirent bien mieux les hommages ainsi, comme des dames de la haute…

Surpris de cette sagacité, Gilbert reste muet. De son côté, Vitaline l'examine à la dérobée, curieuse de déchiffrer son expression. Elle a compris qu'il ressentait, envers les bourgeoises de Montréal, un dédain mâtiné de fascination. Il ne peut s'empêcher de les trouver précieuses, portées à la nervosité et à la langueur, mais en même temps, il goûte à cette attirance qu'elle-même a pu expérimenter, lors de ses quelques séjours en ville. Une attirance comme envers un objet fragile, mais rare et précieux ; comme envers une assiette de faïence magnifiquement décorée, mais qu'on dépose en évidence sur une étagère plutôt que de manger dedans !

Quoique… manger dedans… quelques mâles semblent le désirer à outrance. Une chaleur subite envahit Vitaline, bientôt distraite de ces pensées coupables par la trâlée de garnements qui les croisent à toute allure sans se préoccuper des éclaboussures de bouette projetées sur leur passage. Après avoir passé la boutique du boulanger, où un va-et-vient de ménagères fait tinter la clochette de la porte d'entrée, elle interroge son frère :

– Pis ? Tu voulais me causer de quoi ? De ton avenir, ça se pourrait-tu ? Y serait temps que tu te branches…

– Y a rien qui urge, rétorque-t-il vivement. Quelqu'un s'est plaint ?

Elle soupire sans retenue. Ces temps-citte, Gilbert est sur des épines…

– Ben non. Surtout pas le père. C'est juste que…

– C'est juste que tu te mêles pas de tes oignons.

Outrée, elle retire son bras et s'éloigne ostensiblement de lui. Ils sont parvenus à la rue du Bord-de-l'eau. L'activité est intense alentour des entrepôts qui débordent de grains. D'un jour à l'autre, les marchands espèrent l'arrivée des premiers navires qui chargeront cette précieuse cargaison pour l'emmener vers les villes portuaires. Affairés au grand ménage du printemps, les commis s'activent. Fenêtres et portes grandes ouvertes, ils sortent les accessoires inutiles et expulsent la poussière.

Sans un mot, Vitaline traverse la chaussée, puis toujours au pas de charge, elle progresse jusqu'à l'étroit chemin qui relie la voie publique au quai Guérout, situé en contrebas. Elle dévale le talus qui borde la rivière. Sans enthousiasme, elle répond à la salutation du commis, là-haut sous le porche de l'entrepôt. Si Gilbert a parcouru la campagne avec plusieurs d'entre eux pendant son enfance, si Vitaline les connaît pour les avoir croisés souvent, ce n'est pas bien vu d'être intime avec des gens qui ne sont pas de sa condition. Du moins, quand l'âge du mariage approche…

La jeune fille embarque sur le quai qui a été fixé parallèlement à la berge quelques jours auparavant, dès que la débâcle a eu lieu. C'est celui du marchand qui possède le bâtiment en surplomb. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui ont leur propre quai, de même qu'un navire qui, montant de Québec aux eaux hautes du printemps, vient livrer dans leur magasin quantité de marchandises importées, pour ensuite se charger de céréales destinées au marché outre-mer.

Enfant, Vitaline n'avait pas conscience d'habiter un lieu à l'avenir si prometteur. Pour elle, tous les villages devaient abriter cette activité trépidante ; toutes les campagnes environnantes, couvertes d'épis ondulants et de fermettes bien entretenues, devaient avoir cet aspect prospère. Aujourd'hui, elle sait qu'il n'en est rien, ce qui l'emplit d'une légitime fierté. La jalousie des bourgeois de Montréal le prouve : chef-lieu commercial, Saint-

Denis commande un vaste réseau d'échanges qui s'étend du fleuve Saint-Laurent jusqu'au-delà de la frontière américaine.

Elle reste plantée là, le nez au vent, observant le paysage. La brise est légère, à peine un souffle, et le cours d'eau charrie paresseusement des blocs de glace. Au mitan de la rivière, un goéland est perché sur une barre de bois, et Vitaline imagine sa progression vers l'embouchure, au cœur d'une contrée fertile qui, dans quelques mois, nourrira la colonie entière. Car le succès de la culture du blé a fait la renommée de la région, et nombreux sont les marchands qui s'y sont considérablement enrichis.

Le spectacle des hautes eaux de la rivière attire généralement moult promeneurs, mais astheure, les deux jeunes gens sont seuls sur le quai qui ballotte. Une barge chargée à ras bord y est amarrée, afin d'être éventuellement remorquée jusqu'à Québec. Elle attend le premier capitaine assez téméraire pour braver les débris de toutes sortes qui flottent encore. Si une isle ne lui cachait pas le panorama du bourg de Saint-Antoine, en face, vers sa gauche, Vitaline pourrait assurément distinguer une ou deux barges qui sommeillent pareillement, dominées par l'entrepôt du marchand Cartier. Sur la Chambly, les navigateurs ont la part belle. Les marchands s'arrachent leurs services !

Gilbert maintient une distance prudente entre eux deux. Il s'en veut de bousculer sa sœur, mais il n'y peut rien. Certains jours, il se sent comme son pays, la *Province of Quebec* : prisonnier d'un sort sur lequel il n'a aucune prise.

– Accouche, qu'on baptise !

Visiblement désireuse d'en finir au plus vite, Vitaline vient de l'apostropher. Il réagit du tac au tac :

– Y manquent pas d'allure, tes vaisseaux…

Pendant d'interminables secondes, Vitaline lutte pour comprendre. Des vaisseaux qui vont sur l'eau ? Enfin, la phrase l'atteint comme un coup de poing au ventre et lui fait perdre le souffle. Une vive frayeur la traverse, au point que les environs se recouvrent d'un voile opaque. Elle se revoit la toute première fois, pétrifiée de honte à l'idée d'écarter les jambes comme une ébraillée pour s'asseoir au tour à potier… C'était prévisible qu'il

finirait par la surprendre, mais pourquoi de sitôt, alors qu'elle n'en était qu'à sa seconde visite nocturne depuis la réouverture de l'atelier ?

Envahie de désespoir, elle reste clouée au sol, reprenant peu à peu contact avec le parfum subtil de l'eau encore glaciale qui se mêle avec celui, tenace, de la terre fraîchement remuée. Avalant avec difficulté, elle fait appel à tout son courage pour répliquer enfin :

– Merci ben. Ça fait deux ans que je me pratique.

Son frère la considère avec stupéfaction, ce qui lui permet de reprendre suffisamment pied pour ajouter :

– Ça me démangeait. Je voyais le tour de main du père…

– Y est au courant ?

La question, incisive, donne envie à Vitaline d'aller se cacher dans le fin fond d'un terrier de lapin. Elle souffle :

– Que non. J'ai trop la chienne…

Les yeux agrandis, elle fixe son frère dont le regard, enfin, perd ce tranchant de jeune mâle drapé dans son bon droit. À mi-voix, il dit, la mine radoucie :

– T'es folle de prendre ce risque.

Elle inspire profondément, puis elle répond :

– C'est mon envie de tourner qui me rendait folle.

À l'évidence, Vitaline n'est pas la nature placide que Gilbert imaginait… Lorsqu'il avait quitté pour le collège, elle venait à peine de délaisser l'enfance ; et depuis, il ne s'est guère intéressé à elle, car il était surtout pressé de retrouver sa bande d'amis à chaque séjour au village. Pour tout dire, Vitaline déploie une énergie singulière, ces temps-ci. Elle se plonge dans la lecture de la gazette que Daniel Tracey dirige, se moquant allègrement du qu'en-dira-t-on ! Ce que son frère prenait pour une lubie, et peut-être même pour une amourette à distance, révèle plutôt une réelle force de caractère, lorsqu'on y additionne l'activité illicite de s'asseoir au tour à potier.

Depuis son arrivée en Bas-Canada, en 1825, l'Irlandais se dépense sans compter pour le bien-être de ses compatriotes. Non seulement il met sa science de médecin à leur service, mais il

milite au sein d'organisations de défense de leurs droits, comme Les Amis de l'Irlande en Canada, dont il a été l'un des organisateurs. Dans le *Vindicator*, le journaliste affirme ses principes sans ambages, et le portrait d'un être d'une rare intégrité en émerge. Sans faux-fuyants, il exalte l'idéal démocratique, et contagionnée par ses idées progressistes, Vitaline palabre et argumente avec Gilbert jusqu'à ce que leur père leur intime le silence d'un coup de gueule décisif.

Gilbert relance la discussion :

– Ça pourra guère continuer longtemps, ton affaire.

– Surtout si tu te transformes en mouchard.

Heurté dans sa dignité, il se tend comme un ressort.

– Provoque-moi pas !

– Grand-mère le sait depuis une escousse. Elle m'a promis de garder le silence. Perrine de même.

Gilbert hausse les sourcils. Une véritable conspiration ! Après un temps, toute morgue envolée, Vitaline reprend :

– J'aimerais tellement mieux avoir une petite vie normale. Faut que je me casse la tête, surtout depuis que t'es revenu… Mais j'aurais l'impression de mourir à petit feu, si on m'interdisait de tourner. Souvent, je suis après faire autre chose, pis je vois des vaisseaux dans ma tête. Des vaisseaux mirifiques, pleins de couleurs. Avec des formes… des formes étranges, mais tant belles…

– C'est de tenir ton affaire secrète qui me revient pas. Je veux dire… Me semble que la réaction du père sera terrible.

– Pis s'y m'empêche de continuer ?

À l'évidence, Vitaline rumine la question depuis longtemps et elle est obnubilée par cette possibilité. Gilbert hésite avant de reprendre :

– À sa place, c'est ce que je ferais. Si on tient les femmes loin du tour, c'est pas pour rien.

– Pour vrai ? Ça me paraît guère prouvable. Pourquoi donc, qu'on les tient loin du tour ?

Comment expliquer la sourde indignation qui l'envahit chaque fois qu'il la revoit, en pensée, assise au tour ? Comme si cette position était malséante… Il tergiverse, pour jeter enfin :

– Parce que c'est pas leur place. C'est une entorse aux usages.

Elle réagit par une moue ironique. Pour un lettré comme son frère, c'est une mièvre réponse… Impatienté, ce dernier ajoute :

– Tu trouves pas que tes journées sont suffisamment remplies comme ça ?

Vitaline veut répondre que ça n'a rien à voir, mais des vociférations lui clouent le bec. Son frère et elle pivotent pour voir une trâlée de jeunes du village dévaler le talus et sauter sur le quai, le faisant dangereusement tanguer. Ils vont se poster à l'extrémité comme des vigies scrutant l'horizon, vers l'aval. Gilbert interpelle d'une voix forte l'un d'entre eux, le fils d'un proche voisin :

– Quelque chose qui cloche, Adrien ?

L'adolescent maigre éclate de rire, bientôt imité par ses camarades. La question est répétée, rebondissant de l'un à l'autre, psalmodiée sur tous les tons. Enfin, Adrien réussit à reprendre contrôle de lui-même.

– Oui, ça cloche en jériboire !

Cette repartie provoque une recrudescence de rires.

– Z'avez pas entendu la sirène du *Richelieu* ?

– Tu veux dire qu'y s'en vient ? s'interpose Vitaline, tandis qu'une onde d'excitation la parcourt.

– Aussi vrai que je me tiens devant vous !

Absorbés dans leur discussion, le frère et la sœur n'avaient pas entendu l'écho, encore ténu, de la barque à vapeur qui signale ainsi, au passage de chaque localité, sa progression victorieuse.

– J'ai pour mon dire qu'elle a dépassé Saint-Ours depuis belle lurette, c'est-y pas, les gars ?

Une clameur lui répond, puis l'adolescent, la poitrine bombée, ponctue sa tirade :

– Fait que betôt, on entendra ses machines !

Un calme surnaturel tombe sur la troupe dépenaillée, chacun s'escrimant à tendre l'oreille. C'est peine perdue : seul le murmure de la douce risée accompagne les cris des goélands. Néanmoins, la nouvelle se diffuse comme le suroît, et la plupart des habitants du bourg, en compagnie de leur épouse ou de leurs vieux parents, se massent sur l'écore. Quelques jours plus tôt, ils

étaient venus assister au spectacle de la débâcle, attirés par le grondement caractéristique de la déchirure de la croûte glacée, puis par le frottement des amas de glace les uns contre les autres. C'est loin d'être aussi spectaculaire que celle du fleuve Saint-Laurent, mais ce travail des éléments est toujours impressionnant, surtout si le temps est agité comme cette année.

Aujourd'hui, pour rien au monde ils ne voudraient manquer l'arrivée du premier bateau, qui ouvre officiellement la saison de navigation. Tous les marchands qui ont un quai et qui affrètent des navires, entre Chambly et Saint-Ours, se disputent ce trophée. La curiosité collective est d'autant plus forte qu'un naufrage spectaculaire vient de défrayer la chronique. Parti de Montréal pour Québec le 16 avril, chargé d'une quinzaine de passagers, le *Waterloo* a été coulé à pic à la hauteur de Saint-Nicolas par des glaces flottantes se détachant des battures. La vie des passagers et de l'équipage n'a été sauvée qu'au prix de mille dangers !

Un halètement régulier leur parvient enfin. Vitaline est traversée des pieds à la tête par un frisson d'excitation qui se mue en un somptueux sursaut de bonheur. Un coup de sirène caractéristique a tiré un cri de joie de toutes les poitrines, car il confirme qu'il s'agit bien du *Richelieu*, commandé par le capitaine Pierre-Hector Morin, un habitué de la Chambly. Lancée à toute vapeur, son panache couché derrière elle, la barque est maintenant visible. Adroitement, elle louvoie entre les débris. Une silhouette encapuchonnée se trouve à la proue, scrutant l'onde. Si la coque peut résister aux débris légers, elle ne sortirait pas indemne d'une collision avec un billot de bois ou un impressionnant morceau de glace.

Saint-Denis a l'honneur de recevoir le premier capitaine à braver le cours d'eau. Lorsque le *Richelieu* négocie son approche, les occupants du quai sont chassés par les commis du marchand Guérout. Vitaline et Gilbert grimpent sur l'écore pour voir la barque à vapeur venir s'amarrer devant la barge. Après un dernier vigoureux cri de sa sirène, le capitaine saute le bastingage et prend pied sur le quai, levant haut sa casquette en signe de victoire !

Lorsqu'ils se retrouvent dans la cour de leur maison, le quotidien paraît nettement moins exaltant aux deux jeunes Dudevoir.

Une odeur animale flotte dans les parages, ce qui leur rappelle qu'aujourd'hui a lieu la corvée du savon. La veille, tous les restants de table accumulés pendant l'hiver ont été mis à bouillir dans l'âtre du fournil, ce petit bâtiment qui sert de cuisine d'été. Le bouillon coulé et la graisse extraite, le plus ardu commence.

À l'instant même, leur mère émerge du fournil. Elle leur jette un regard détaché, puis sans un mot, elle fait signe à Gilbert de la rejoindre. Avant de lui emboîter le pas, le jeune homme jette un coup d'œil à sa sœur. Cette dernière le considère avec anxiété… Au moyen d'un sourire contrit, un brin complice, Gilbert lui fait comprendre qu'il gardera le secret. L'audace de Vitaline est un fort petit défi aux bonnes mœurs ! Cette dernière a pourtant l'impression de marcher sur des œufs. Depuis que son frère, *un mâle*, a percé son secret, elle se sent comme une inculpée en attente d'un verdict. Jusqu'alors, elle ne s'adonnait qu'à un jeu, même si elle s'y investissait de tout son être ; mais désormais, elle a l'impression d'être coupable d'un manquement à la loi des hommes.

Dans le fournil, Gilbert est accueilli par un fumet de graisse rancie. La maisonnette a été vidée des raquettes, des traînes et de tout ce qu'on y avait rangé pendant l'hiver, et seul ce qui servira à la fabrication du savon a été apporté. Sa grand-mère, dame Valentine Royer, est penchée au-dessus d'un immense chaudron de fonte qui occupe tout le vieil âtre. Une palette de bois à la main, elle en brasse le contenu : de l'eau, de la lessive de cendres et de la résine. Leur mère est accroupie devant l'attisée. Sans se retourner, elle garroche par-dessus son épaule :

– Va quérir du bois, toutte ce qu'y faut pour la suite. Je le veux drette à côté de moi, à portée de main. Ensuite, un sciau de neige.

Gilbert porte sa main à sa tempe en une salutation militaire, puis il déguerpit pour se munir de la barouette. Lorsque le gras sera ajouté au mélange, il faudra contrôler soigneusement le feu, afin de favoriser la confection d'un savon d'une consistance parfaite. La neige servira à réduire le bouillonnement, le cas échéant. À la fin, du sel sera ajouté pour faire prendre le tout. Pendant ce temps d'ébullition, pas loin d'une heure, il faudra brasser continuellement, et nul doute qu'il sera requis pour ce faire.

Vitaline pénètre dans l'atelier. En tout premier, son regard se porte vers le râtelier, là où les pièces fraîchement tournées sont mises à sécher. Sa terrine, la seule qu'elle ait conservée cette nuit, y est mêlée aux autres. Elle l'évalue d'un œil critique, notant les imperfections… Enfin, elle se tourne vers les deux hommes dans la pièce : son père, le maître-potier Uldaire Dudevoir, après faire monter une jarre pansue, et son tout nouveau beau-frère, Aubain Morache, qui réagit à son entrée par une grimace sévère.

– La prochaine fois que tu prends la clef des champs, avertis-nous !

Depuis son mariage avec Perrine, et surtout depuis son association avec son patron, Aubain s'arroge sur sa jeune belle-sœur une autorité qui l'indispose. Elle rétorque :

– T'as pas entendu la sirène ?

– Je te cré, que je l'ai ouïe. Pour moi, le capitaine a eu ben des écueils à éviter.

– T'es pas venu ?

– Pff… j'en ai vu d'autres…

Elle dissimule un sourire. Bien qu'il fasse l'homme de conséquence, il n'aurait pas détesté y être, à vrai dire ! Il déclare péremptoirement :

– Sur la table de la cuisine, y a plein de jarres à tournasser.

Elle retient un soupir d'ennuyance, mirant son père dans l'espoir de le voir réagir. Il n'aurait qu'un mot à dire pour remettre Aubain à sa place, pour lui faire comprendre que Vitaline ne peut s'incliner devant la toute-puissance d'un ci-devant apprenti comme devant celle d'un patron d'atelier. Nécessairement, Uldaire ne peut ignorer à quel point Vitaline est contrariée… Mais encore une fois, il reste impassible. Il parachève l'arrondi de la jarre sans même donner à croire qu'il a prêté la moindre miette d'attention à l'échange.

Rebutée, Vitaline quitte les lieux. Elle adresse un signe du bras à mémère, installée sur la galerie à se chauffer sous les rares rayons de soleil qui tentent de percer les nuages, puis elle fait une entrée tapageuse dans la salle commune. Elle adresse une éloquente grimace aux dizaines de jarres qui s'alignent sur la

longue table. Plus jeune, il lui plaisait de creuser les pieds des vaisseaux, mais astheure, c'est une besogne embêtante. D'autant plus que pour les faire tenir à l'envers sur le plateau à tournassage, il faut les caler solidement, mais avec précaution. Une réelle tracasserie !

Elle entreprend son travail, mais son attention dérive rapidement vers l'élu de son cœur. Le médecin irlandais était embobiné comme un ours, ce fameux jour de novembre, et elle n'a pu distinguer sa corporence, mais elle a l'intuition de sa grâce parfaite. Sans conteste, elle est envoûtée, et pour rien au monde elle ne voudrait rompre l'enchantement, même s'il la plonge souvent dans les affres d'une faim impossible à assouvir. Une faim qui devient criante lorsqu'elle entend le rire d'Aubain ou la mélopée de Perrine… Oui, surtout cette mélopée ténue, si féminine, qui l'atteint en plein centre de son être.

Cette songerie l'envahit d'effroi devant sa propre solitude. Pour la chasser, elle se raidit de tout son corps… et son pouce s'imprime dans la jarre qu'elle manipulait. Elle reste pétrifiée sur place, fixant avec désespoir le petit creux qui s'est formé dans la paroi de glaise, séchée à la consistance du cuir. C'est irréparable, compte tenu du goulot étroit du vaisseau ! Son père en sera fort irrité. Elle ne devrait plus faire de telles erreurs, à son âge et avec son expérience.

Elle dépose ses paumes sur la jarre, déployant ses doigts contre la partie la plus galbée. Quelle rondeur somptueuse… Comme si la main n'aspirait qu'à palper une telle forme. Comme si la main était créée expressément pour s'étaler ainsi, sur cette rotondité plaisante. Des images fusent dans sa cervelle. Celle d'une culotte tendue par une fesse musculeuse… d'un bras de chemise où l'étoffe se bombe sous l'effort… d'une poitrine dénudée où se distingue, sous la toison, le double renflement pectoral…

Un mouvement, perçu du coin de l'œil, la fait tressaillir. Elle réalise que Perrine est entrée par la porte laissée béante et qu'elle la contemple, l'expression goguenarde. Vitaline réagit par une moue contrite, soulagée de pouvoir exhiber la marque de son pouce afin de justifier son état. Sa sœur aînée compatit un brin,

avant de se rendre au fond de la pièce, derrière Vitaline qui s'enquiert, pour la forme :

– Tu nous prépares quoi, pour dîner ?

– De la soupe à la tourte.

– Encore ? Tu pourrais pas varier ton menu ?

– Avec quoi ? De l'écorce de bouleau, p't-être ? C'est pas ma faute, si les chasseurs les font tomber drette comme la pluie. Me semble que t'étais pas marrie, quand elles sont survenues…

Lorsque cet oiseau survole la contrée au cours de sa migration, tous les Canadiens se pourlèchent les babines à l'idée d'agrémenter l'ordinaire. Mais lorsqu'il y a des semaines que ça dure, même le mets le plus raffiné finit par être dédaigné ! La jeune fille se concentre sur sa tâche. Elle refuse de mirer sa sœur, qui affiche une étrivante jactance d'épouse comblée. Cependant, elle ne peut résister à l'envie de rabattre quelque peu sa vanité.

– Même ton jolicœur, pour moi, y doit commencer à ronchonner…

– Aubain ? Je voudrais ben le voir se plaindre, alors que je suis aux petits soins pour lui !

Cette repartie outrée comportait pourtant un soupçon de doutance… Vitaline jette une œillade à Perrine, rebroussant chemin vers la sortie. Son fin visage aux traits réguliers, éclairé par des prunelles d'un brun irisé d'or, a perdu son air épanoui. Il est si aisé de la faire marcher ! Le contentement de Vitaline se pervertit d'un léger remords, mais elle ne peut s'en empêcher. Elle se cabre devant l'attitude de sa sœur qui, de tout le corps, proclame son bonheur de se lover, soir après soir, entre les bras d'un homme tendre et viril.

De douloureux secrets de famille sont mis au jour mais, portés par le vent de liberté qui souffle sur le Bas-Canada, Gilbert et Vitaline poursuivent l'aventure de leur existence. Tous deux plongent dans l'ivresse amoureuse tout en s'investissant dans la lutte patriote, qui s'intensifie afin de bouter hors de la *Province of Quebec* une oligarchie de profiteurs. Mais ces derniers refusent de perdre les privilèges à la source de leur opulence et n'hésitent pas à faire jouer les rouages d'une impitoyable mécanique de répression, ce qui, en 1832, fait couler le sang d'innocents Canadiens.

Dans le deuxième tome de cette bouleversante épopée, l'auteure fait la lumière sur un terrible mensonge de l'histoire : la prétendue émeute électorale de Montréal-Ouest, épisode crucial dans l'escalade des tensions qui culminera avec les Rébellions de 1837-1838.

Passionnée par le Québec d'antan, Anne-Marie Sicotte est l'auteure de deux importantes biographies, dont celle de son grand-père Gratien Gélinas, de plusieurs études historiques et de la série romanesque *Les Accoucheuses*, qui lui a valu l'estime d'un vaste public. Elle poursuit dans cette voie avec le cycle *Le pays insoumis*, dont le premier tome s'intitule *Les chevaliers de la croix*.

ISBN 978-2-89649-457-6

Groupe Livre
Québecor Média inc.